



Louise Lacoursière

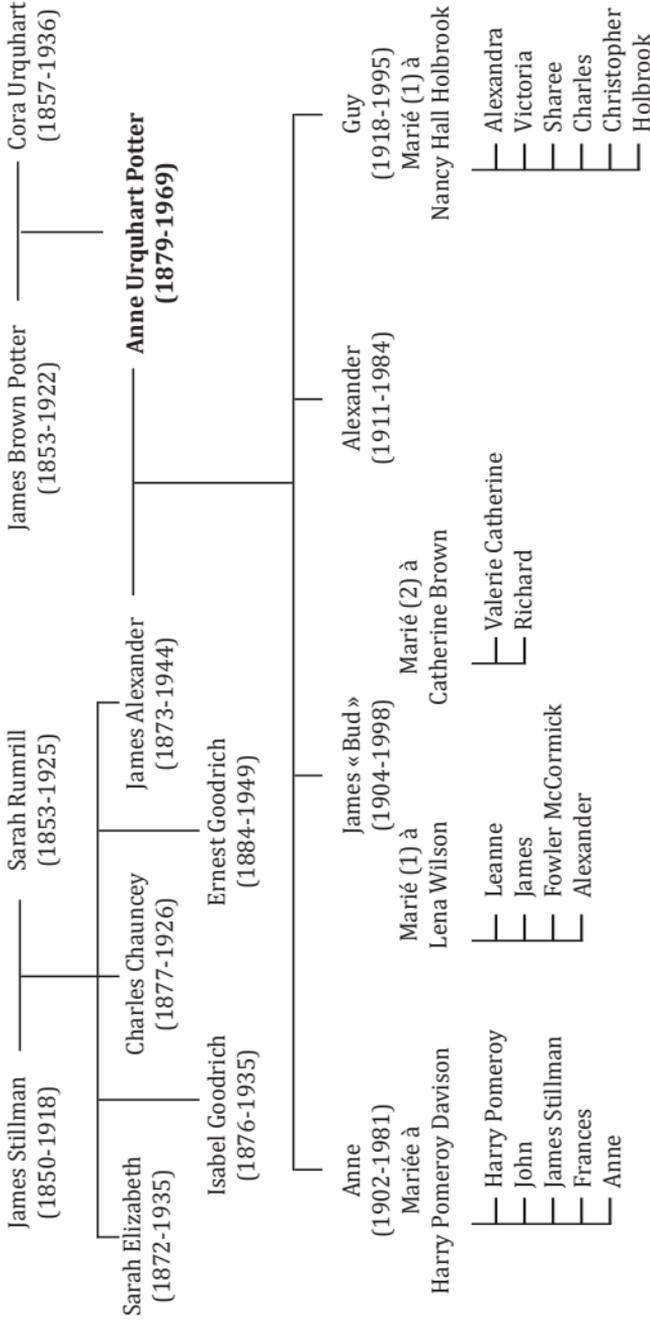
Anne Stillman 2

De New York à Grande-Anse

roman

10
10

Famille Stillman



Famille Potter

Le vendredi 3 avril 1925

Seule avec son chauffeur Victor, Anne Stillman regardait défiler le paysage. Cette angoisse dont elle croyait s'être libérée ces derniers mois l'assaillait une fois de plus. Si elle acceptait l'offre qui venait de lui être faite, sa vie serait transformée. Pour le mieux ? Peut-être. Malheureusement, elle devait aussi envisager le pire.

Anne avait pris l'habitude de voyager lorsqu'elle avait une importante décision à prendre, et les milliers de kilomètres qu'elle parcourait chaque année lui servaient la plupart du temps de prétexte pour s'isoler et réfléchir. Partie la veille de New York, elle se rendait à Milwaukee prendre conseil auprès de son jeune ami, Fowler McCormick.

Sa première rencontre avec Fowler remontait à plus de six ans. Il avait alors séjourné à son domaine de Pleasantville en compagnie d'un camarade de classe qui faisait une cour assidue à sa fille, prénommée Anne comme

elle. Pendant que les tourtereaux s'inventaient mille et une raisons pour se retrouver seuls, Anne Stillman avait pris plaisir à converser avec Fowler, s'acquittant sans peine de son rôle d'hôtesse. D'abord surprise de l'érudition de son invité, elle avait vite constaté qu'ils partageaient les mêmes goûts. Tous deux éprouvaient un intense plaisir à confronter leurs opinions tant en littérature qu'en psychologie ou en science. Depuis, Fowler aimait la rencontrer et discuter avec elle. Il lui avait d'ailleurs été d'un grand secours lorsque sa vie avait basculé en juillet 1920.

L'image de l'huissier lui remettant une assignation à comparaître, où son mari, James A. Stillman, l'accusait d'infidélité avec Frédéric Beauvais, leur guide indien, jointe à l'action visant à désavouer leur fils cadet alors âgé de vingt mois, l'habiterait à jamais. Même si Anne était sortie victorieuse du long procès qui avait suivi, l'idée de célébrer ne l'effleura pas. Et comment l'eût-elle pu ? Combien de fois les avocats de James Stillman avaient-ils interjeté appel depuis ? Anne était convaincue qu'ils profitaient de la malléabilité de son mari tout comme de sa fortune. Des centaines de milliers de dollars avaient déjà été versées à ces hommes de loi. Pauvre James, damné James !

Un an plus tôt, cinq juges de la Cour suprême avaient, une fois de plus, entériné le jugement de septembre 1922, confirmant la culpabilité d'adultère de Jimmie avec Florence Leeds. Faute de preuves, Anne avait été innocentée et Guy déclaré légitime. À moins qu'elle ne désire le divorce ou que Jimmie refuse de subvenir à ses besoins, les juges avaient déclaré aux avocats de son mari qu'il était inutile d'engager d'autres poursuites dans cette cause. Ainsi, même s'ils vivaient séparés depuis près de cinq ans, Anne était toujours légalement mariée à James Stillman.

Aussi surprenantes qu'inattendues, les accusations de Jimmie en 1920 l'avaient anéantie. C'est à ce moment que Fowler McCormick lui avait suggéré de se rendre à Zurich et d'y rencontrer Carl Gustav Jung, son guide et ami, une sommité en psychologie analytique. Grâce aux enseignements de son disciple, Godwin Baynes, jeune psychiatre anglais féru des théories de Jung, grâce surtout à la thérapie qui avait suivi, elle réussit à retrouver une certaine paix intérieure.

Au moment de sa première consultation avec le docteur Baynes, Anne désirait ardemment en finir avec la vie. Elle se sentait trahie, déshonorée, son estime d'elle-même étant au plus bas. Elle ne lui avait rien caché de son enfance, puis de sa vie avec le fils d'un des plus grands financiers de son temps. Elle lui avait également parlé de sa mère, Cora Urquhart, l'anticonformiste qui avait eu l'audace d'aller au bout de ses rêves. Anne l'avait admirée et détestée pour cela.

Autant il lui avait été important de se sentir unique dans sa jeune vie d'adulte, autant, petite, elle aurait aimé être comme les autres... Jamais Anne n'avait révélé à quiconque, avant Baynes, le rejet et les moqueries dont elle avait fait l'objet dès son premier jour d'école. La nouvelle qu'elle était la fille de cette aristocrate du Sud qui avait osé tout quitter pour consacrer sa vie au théâtre avait rapidement fait le tour de la sélecte communauté de Tuxedo Park, où son père venait d'emménager. Ses compagnes l'avaient d'abord ignorée. Puis, l'une d'elles lui avait brusquement demandé : « Nous le diras-tu, toi, où est ta mère ? » Et, ricanant, elle avait traité Anne de naïve quand elle avait risqué une explication. Une autre lui avait lancé : « En tout cas, moi, maman ne m'aurait jamais laissée. Je suis trop importante pour elle ! »

Inconsolable, Anne avait fui à toutes jambes pour se réfugier dans les bras de Judy, sa nourrice. Judy, si

aimante, si chaleureuse. Judy... La seule à l'avoir bercée quand elle éprouvait du chagrin, la seule à ne pas lui avoir demandé de réprimer ses larmes, sous prétexte qu'à neuf ans elle était trop grande.

Anne pleurait. Elle vit dans le rétroviseur le coup d'œil rapide mais désolé de Victor, un colosse noir qui aurait donné sa vie pour la protéger. Qu'il fût témoin de sa détresse ne la gênait pas. Elle pleurait sur l'enfant qu'elle avait été. Du plus loin qu'elle pouvait se souvenir, elle s'était bien promis que, si un jour elle avait des enfants, elle n'agirait pas comme sa mère. Eux pourraient toujours la savoir à proximité.

La voiture s'arrêta à Toledo pour faire le plein. Victor s'enquit de son état. Il l'assurait avec sollicitude de sa présence réconfortante, sans jamais envahir son intimité. Elle appréciait cet homme. D'une certaine façon, il lui rappelait son père. Enfant, elle se sentait invulnérable quand celui-ci était à ses côtés. Pourquoi l'avait-il si souvent confiée à ses sœurs, qui associaient méchamment ses espiègleries à l'absence de sa mère ? Anne les entendait encore l'appeler, avec une pointe de dédain, « la pauvre petite chose ».

En dépit des règles strictes qui régissaient son existence, Anne avait réussi à convaincre son père de lui procurer des bâtons de golf pour son seizième anniversaire. Sa vie en avait été transformée. Fini les tantes qui, avec véhémence, avaient désapprouvé cette inconvenance. En partageant cette passion avec son père, Anne en avait fait son complice. Puis, elle s'était intégrée à un groupe de passionnés de golf. Sans rien perdre de son charme ni de sa féminité, plutôt que d'endosser les rôles traditionnels féminins, elle avait dès lors joui de toute la liberté accordée habituellement aux jeunes hommes.

Elle adorait les grands espaces, et son amour de la nature fut partagé par Jimmie Stillman. Quand son

prétendant demanda sa main, le père d'Anne vit en lui le « bon parti ».

En juin 1901, Anne épousa le fils du président de la National City Bank, la plus puissante institution financière d'Amérique. Elle vécut ses premières années de mariage dans la luxueuse mais sinistre maison de son beau-père, où défilaient régulièrement les magnats de la haute finance. Anne fut mortifiée de voir son époux obéir aveuglément à son père, doté d'un fort tempérament, et qui dénigrait son fils à la moindre occasion. Son beau-père lui avait empoisonné la vie, accumulant les interdits, exigeant le respect d'un protocole abusif, ne voyant en elle qu'une génitrice pour sa descendance. Sa conception de la femme l'humiliait. Elle en perdait immanquablement son sang-froid quand il proférait, sentencieux : « Je ne consulte jamais les femmes, je leur dis ce qu'elles ont à faire. »

Puis, lorsqu'ils déménagèrent à Pleasantville, Jimmie et Anne vécurent des moments d'accalmie, empreints de tendresse et de passion. Voilà bien des années déjà, son mari avait surnommé leur immense domaine « le monde d'Anne ». Là, à Mondanne, il se métamorphosait en homme aimant et attentionné.

Quand le père de Jimmie mourut, en 1918, ce dernier hérita de propriétés, de bateaux et d'œuvres d'art d'une valeur inestimable. Jimmie savoura plus que tout sa liberté, délivré enfin de l'oppressant jugement paternel. Un temps, Anne espéra retrouver l'homme capable de la comprendre et de la combler. En vain. Jimmie succéda à son père et devint à son tour président de la National City Bank. À partir de ce jour, il n'avait plus été le jeune James, mais bien James Alexander Stillman, le banquier reconnu, entouré de sa cour composée de gens qui l'adulaient, auxquels se joignaient certains rapaces qui n'en voulaient qu'à sa fortune. Guindé, il regardait tout le

monde du haut de sa puissance. Plus Jimmie s'identifiait aux rois de Wall Street, plus il irritait Anne qui n'avait de cesse de le critiquer en présence de ses amis. L'expression de ses frustrations n'avait qu'envenimé leurs relations déjà très tendues.

Le psychiatre Godwin Baynes avait convaincu Anne de n'accorder à personne le pouvoir de lui gâcher une journée, pas même un seul instant. Pendant trop longtemps elle avait mis en veilleuse sa soif de liberté et ses aspirations les plus fondamentales. Elle avait pris conscience qu'autant il était difficile de reconnaître clairement ses besoins, autant il était aisé de les satisfaire une fois qu'on les connaissait. Anne avait aussi compris à quel point le départ de sa mère avait hypothéqué son équilibre. Même si elle n'avait jamais voulu condamner sa décision, elle en subissait toujours les contrecoups. Inconsciemment, elle avait interprété la trahison de Jimmie comme un rejet déchirant, à l'instar de la désertion de sa propre mère. Au terme de sa thérapie, Anne avait saisi l'urgence de prendre sa vie en main et, plus que tout, d'en être la première responsable.

Peu à peu, elle avait retrouvé le goût de vivre et la force d'affronter Jimmie. Sa nature combative avait repris le dessus. Il était hors de question que son mari fasse de leur fils Guy un bâtard ! Au procès, elle avait réfuté une à une les malheureuses accusations de son mari.

Anne sursauta lorsque son chauffeur freina brusquement, évitant de justesse une voiture surgie de nulle part.

— Abruti ! marmonna Victor, qui lui jeta un bref coup d'œil, embarrassé de s'être départi de son flegme habituel.

Anne se contenta de sourire. Massant ses jambes ankylosées par tant d'heures d'immobilité, elle s'enquit

de la distance qui les séparait de leur destination. Encore trois cents kilomètres.

Anne replongea dans ses pensées. Les avocats de son mari menaçaient présentement de rouvrir le dossier, alléguant que des pièces à conviction maîtresses devaient être reconsidérées. Ils affirmaient que la correspondance échangée entre elle et Frédéric Beauvais, le guide indien que Jimmie tenait pour son amant, de même qu'une lettre d'aveux écrite en 1918 prouvaient sa culpabilité et l'illégitimité de Guy. À la naissance de l'enfant, Anne n'avait rien fait pour démentir certaines rumeurs voulant qu'il soit de Fred. « Que Jimmie doute, lui aussi », s'était-elle maintes fois répété. Elle avait tant souffert de ses absences. Comment aurait-elle pu prévoir l'ampleur du cauchemar qui avait suivi ?

Nathan Miller, un des avocats de Jimmie, la pourchassait depuis quelques mois avec tant de hargne qu'elle avait failli baisser les bras. Il exigeait que les procès-verbaux du premier procès, consignés dans seize volumes de centaines de pages chacun, soient réexaminés par la cour. D'autres témoignages allaient-ils être réclamés ? Anne, s'en remettant alors à ses fidèles avocats, avait décidé de ne plus assister aux audiences à moins d'être sommée d'y comparaître.

Comment, dans ce contexte, expliquer que Jack Durrell, un ami intime de Jimmie, l'ait approchée trois jours plus tôt pour lui faire part que son mari désirait une réconciliation ? Après toutes ces accusations, comment osait-il ? Et pourquoi se servait-il d'un intermédiaire ?

Jimmie, qui la connaissait mieux que personne, devait savoir qu'elle lui décocherait ses flèches les plus acérées s'ils se retrouvaient face à face. Incapable d'analyser logiquement la situation, Anne se sentait accablée.

Pourquoi se mentirait-elle ? Dès qu'elle pensait à Jimmie, des sentiments ambivalents l'assaillaient, allant

de la colère sourde à l'attendrissement. Puis, invariablement, une émotion à donner des frissons l'envahissait. Comment réussissait-il encore à la troubler ?

En octobre, Jimmie avait assisté au mariage de leur fille à Mondanne. Pour bien lui signifier que plus rien n'était désormais pareil, Anne avait insisté pour que leur fils James, surnommé « Bud », soit le témoin de sa sœur. Après avoir félicité les mariés, Jimmie avait donné la main à sa femme en lui demandant poliment : « Comment vas-tu ? » Elle avait répondu : « Mais très bien ! » Toutefois, son impassibilité n'avait été qu'apparente, car le contact de la main chaude de son mari et sa caresse à peine perceptible l'avaient profondément bouleversée. Ce bref instant avait suffi à la catapulter dans ce passé où Jimmie avait été tout pour elle. Elle s'en était voulu.

Sa réflexion engendrait bien plus de questions que de réponses. Fowler McCormick pourrait-il l'aider à y voir plus clair ? À la plupart des gens, Anne offrait l'image de la femme sûre d'elle, toujours prête à trouver des solutions aux problèmes des autres. Avec Fowler, elle pouvait parler à cœur ouvert de ses sentiments, de son mari et de ses enfants. Il était étonnant qu'elle puisse se confier à un homme aussi jeune.

* * *

Quand Anne et son chauffeur entrèrent dans Milwaukee en fin d'après-midi, l'avenue Nationale était encombrée de voitures et de camions de livraison. La lenteur de la circulation ennuyait Anne, qui avait prévu arriver au moins une heure plus tôt. Elle débarqua enfin à l'hôtel *Wisconsin* où le patron lui alloua ses appartements personnels. Ce quatre-pièces, décoré et meublé avec goût, était situé au douzième et dernier étage, loin des bruits de la réception et de la salle à manger. Anne demanda qu'on lui fasse couler un bain et confia à Victor

un mot à l'intention de Fowler, dans lequel elle l'invitait à la rejoindre à la salle à manger de l'hôtel en début de soirée.

Anne aimait l'eau, qui avait toujours eu sur elle un effet apaisant. Une sensation de légèreté la submergea. Tel un cocon vaporeux, la pièce était remplie de buée. Anne ferma les yeux et savoura cette quiétude. Pendant un moment, elle oublia ses préoccupations : Jimmie, les enfants, les regards désapprobateurs des gens de la société qui la considéraient maintenant comme une femme scandaleuse.

Puis, sortant lentement de sa torpeur, elle observa les gouttelettes d'eau qui perlaient sur ses bras. Adolescente, que n'aurait-elle donné pour avoir quelques centimètres de moins ? À cette époque, son apparence athlétique lui déplaisait. Elle se sentait affublée de seins trop volumineux, de jambes et de bras trop longs. Par la suite, Anne apprit à aimer son corps, d'autant plus qu'elle ne pouvait ignorer les regards flatteurs sur son passage.

Jimmie... Insidieusement, son tourment la reprit. Que devait-elle faire ? Elle rêvait de se retrouver à ses côtés tout autant qu'elle aurait aimé l'étrangler. Il l'avait trompée, abandonnée, puis il avait fait en sorte que le monde entier en soit témoin... Sa gorge se noua. Pourrait-elle encore lui faire confiance ? Elle se massa le cou, espérant dissiper ce poids qui l'étouffait. L'espace d'un instant, elle conçut un plan machiavélique où elle le reconquerrait, affichait leur réconciliation, puis à son tour le quittait. Mais non ! Elle savait maintenant que bonheur et vengeance ne pouvaient aller de pair. Jimmie s'était manifesté à elle alors qu'elle s'était promis de ne plus jamais souffrir à cause de lui. Pour ajouter à son incertitude, Anne s'interrogeait sur la nature de ses sentiments pour Fowler. Dès leur première rencontre, elle

avait été charmée par l'authenticité du jeune homme. Sa curiosité et son intelligence la fascinaient, sa sollicitude l'attendrissait. Cette amitié si exceptionnelle pourrait-elle se transformer ?

Anne choisit une robe de crêpe noire qui avantageait sa longue silhouette. Un turban de soie assorti retenait sa chevelure, ne laissant s'échapper que quelques boucles. Elle compléta sa toilette en se parant d'un collier de perles noires contrastant agréablement avec l'ivoire de son cou. Satisfaite, elle rejoignit Fowler à la salle à manger.

Arrivé le premier, il se leva avec empressement lorsqu'elle fit son entrée. Il lui tendit les deux mains et l'embrassa sur les joues en humant ses cheveux :

— Oh ! Fee, j'adore votre parfum.

Fowler avait affectueusement utilisé la contraction du surnom « Fifi » que lui avait donné Judy, sa nourrice. Elle l'observa en souriant. Oui, Fowler était bel homme, avec son nez droit, ses lèvres bien dessinées, son allure racée. De taille moyenne, il paraissait beaucoup plus grand, probablement à cause de sa minceur. Son regard franc toujours un peu triste ou inquiet l'émouvait. Vêtu d'un costume de tweed et d'une chemise blanche à collet souple, Fowler avait davantage l'allure d'un collégien que celle d'un travailleur. Sauf pour ses mains. Anne lui tapota les paumes, étonnamment racornies.

— Dites-moi franchement, regrettez-vous cette expérience ?

— Au contraire, Fee, si vous saviez comme j'apprends.

Diplômé de l'université de Princeton, Fowler s'était longtemps demandé quelle voie choisir. Non pas qu'il eût besoin de revenus. Petit-fils du fondateur d'International Harvester, la plus importante compagnie de machines aratoires du monde, et de John

Davison Rockefeller, reconnu l'homme le plus riche de son époque, il avait à son service les meilleurs conseillers financiers pour gérer sa fortune.

Il nourrissait trois passions : la psychologie, la musique et la gestion. Au cours de leurs nombreuses discussions, Anne lui avait conseillé d'explorer à fond la gestion, considérant la psychologie comme un outil pour mieux vivre sa vie et la musique, comme un passe-temps. Elle l'avait convaincu d'effectuer le travail du plus petit des ouvriers chez International Harvester, puis de gravir les échelons de la hiérarchie jusqu'à la présidence. Pourquoi pas ? Depuis quelques mois, Fowler travaillait incognito dans une filiale de l'entreprise à Milwaukee, vêtu comme un ouvrier, habitant une maison de pension toute simple et touchant une rémunération de vingt-cinq dollars par semaine.

— Mais que vous font-ils faire, lui demanda-t-elle, taquine, pour abîmer vos mains ainsi ?

Il lui raconta par le menu les tâches qu'on lui avait assignées depuis son arrivée, du coulage des lingots de métal jusqu'à la fabrication des moules de fonte servant à modeler les pièces nécessaires au montage d'une machine aratoire. L'exubérance inhabituelle de Fowler le rendait encore plus charmant. Avec un plaisir évident, il lui confia que ses compagnons l'avaient amicalement surnommé « Mac ». D'avoir gagné leur sympathie alors que tous ignoraient qu'il était le fils de l'actuel président de la compagnie le comblait. Pour une fois, il se sentait apprécié pour lui-même et non pour l'empire qu'il représentait.

Il est vrai que la fortune de ses deux parents suscitait tant d'intérêt que, partout où il allait, des journalistes le pourchassaient. Plus d'un affirmait qu'il était le petit-fils préféré de John D. Rockefeller, attisant encore plus la curiosité de la presse. Depuis sa naissance, Fowler

avait évolué dans un véritable bocal de verre, au vu et au su de tous. Anne comprenait parfaitement l'importance que pouvait revêtir l'anonymat de Fowler à Milwaukee.

Un serveur leur apporta le potage. Anne observa à la dérobée sa voisine de table, apparemment ennuyée, fixant son assiette ou regardant tout ce qui se trouvait autour d'elle, sauf son conjoint. Ce couple n'avait-il plus rien à se dire ? Elle se revit assise, face à Jimmie, bavardant joyeusement. Tant de fois, dans tant de lieux.

Fowler, qui la regardait intensément, murmura :

— Votre visite me comble, Fee.

Touchée par la douceur de sa voix, Anne, habituellement si volubile, se contenta de lui sourire. Chaque fois qu'ils se rencontraient, il enchaînait en lui demandant des nouvelles de ses enfants.

Cette question la faisait sourire. Fowler s'intéressait à ses enfants comme s'ils avaient été les siens. Une autre raison pour elle de l'apprécier. Il n'avait que quelques années de plus que son aînée, mais il manifestait une telle maturité ! Dans la lumière tamisée de la salle à manger, Fowler et Anne paraissaient du même âge malgré leurs dix-neuf années de différence.

— J'ai peine à croire que ma fille est mariée depuis six mois déjà. Je viens de recevoir un télégramme d'Italie où elle m'annonce qu'Henry souffre d'une bronchite. Quand ce n'est pas la bronchite, c'est la pneumonie. Pauvre Henry ! Je l'avais pourtant prévenue qu'un ancien tuberculeux risquait de garder des séquelles toute sa vie. Mais Anne n'en fait qu'à sa tête. Quand je lui propose mon aide, elle me reproche de m'ingérer dans ses affaires...

La vie était si injuste. Sa fille la jugeait trop présente, quand Cora, sa mère, lui avait tant manqué. Dès qu'elle avait su lire, Anne avait collectionné les articles des journaux qui, aux quatre coins du monde, avaient

vanté les succès d'actrice de Cora. Elle avait été fière de sa réussite, bien sûr, mais que n'aurait-elle pas donné pour que sa mère s'intéresse à ses jeux, à ses peines, à ses amours.

Anne sursauta lorsque Fowler lui demanda :

— Qu'arrive-t-il à Bud ? Ma dernière lettre est restée sans réponse.

Son fils aîné terminait ses études préuniversitaires à l'Académie de Milton, au Massachusetts. Anne ne l'avait pas revu depuis Noël, mais elle lui avait téléphoné juste avant son départ. Les relations entre Bud et son père s'étaient encore détériorées.

— Bud ne veut plus entendre parler de Jimmie. Je suis persuadée que le procès l'a traumatisé plus qu'il n'y paraît. Bud affirme que, s'il se marie un jour, il sera un époux fidèle et que lui, jamais il ne divorcera. Son intransigeance à l'égard de l'alcool, de la paresse ou de la tricherie me trouble. Il ne se donne pas non plus le droit à l'erreur.

— Le droit à l'erreur ? Moi-même, je me l'accorde difficilement, remarqua Fowler en hochant la tête.

Anne avait eu besoin d'une thérapie pour apprivoiser un tant soit peu le droit à l'erreur. Depuis son enfance, elle était soumise à tant de règles, à tant de normes, au risque d'être blâmée ou rejetée. Elle devait se vêtir de telle ou telle façon selon l'heure de la journée. Ne pas manger ceci ou boire cela. Il y avait toujours un sujet dont il fallait s'abstenir de parler, une opinion qu'il valait mieux ne pas émettre. Tant de pièges à éviter, tant de monde à satisfaire. Les exigences de ses proches et de la haute société étaient sans limites. Les forêts du Québec, à proximité du domaine de Grande-Anse où elle se réfugiait régulièrement depuis qu'elle en avait fait l'acquisition en 1918, lui avaient procuré le cadre rêvé pour se libérer de son harnais de femme du monde.

Néanmoins, même là, elle pouvait encore se sentir mortifiée lorsqu'elle se trompait.

— Et que devient Alexander ? reprit Fowler.

Anne se faisait également beaucoup de souci pour son fils Alec. Ses allures efféminées et sa sensibilité exacerbée la tracassaient. À treize ans, il passait le plus clair de son temps avec Guy, son petit frère, quand il ne se retirait pas dans un coin ou un autre de Mondanne. Anne lui avait donné sa parole qu'il l'accompagnerait en voyage s'il acceptait de séjourner en Floride avec son père cet hiver. Alec avait eu si peu de contacts avec Jimmie depuis sa naissance qu'elle avait décidé de provoquer les occasions pour qu'ils se retrouvent ensemble le plus souvent possible.

— Alexander a passé une bonne partie de l'hiver sur le bateau de Jimmie. Évidemment, j'ai exigé que son précepteur l'accompagne. J'espère que la présence de son père lui aura fait du bien... Je le prendrai mardi prochain à Chicago et, pour respecter ma promesse, nous irons ensuite visiter la région du Grand Canyon. Pendant ce temps, Guy restera à Pleasantville avec Mlle Oliver. Elle adore cet enfant, Fowler. Imaginez ! Elle est entrée chez nous lorsqu'il avait quatre jours.

Les services se succédaient dans une atmosphère feutrée. La présence de Fowler lui faisait tant de bien mais, de peur de briser le charme, elle hésitait à lui confier son dilemme.

Anne sortit une lettre de son sac à main et la tendit à Fowler. Il parcourut un étonnant message, signé par Florence Leeds, où celle-ci proposait à son ancienne rivale de devenir sa cliente. La maîtresse reconnue de James Stillman à l'époque du procès travaillait maintenant dans une boutique de vêtements.

Médusé, Fowler leva les yeux vers Anne, qui contrôlait mal un fou rire.

Après un divorce retentissant, raconté dans *Anne Stillman 1 – Le procès*, la célèbre Américaine continue de séjourner au Québec, là où elle peut oublier ses contraintes de femme du monde. Dans ce deuxième tome, Louise Lacoursière dévoile la nouvelle quête amoureuse d'Anne Stillman, la relation singulière qu'elle tisse avec le jeune Fowler McCormick, son remariage et le destin de ses enfants.

Alors qu'elle ressuscite ce personnage haut en couleur, l'auteure fait vivre au lecteur des événements marquants de l'époque : l'essor de l'aviation, la Prohibition aux États-Unis, la crise économique de 1929, la Seconde Guerre mondiale...

Ce roman offre la suite attendue et fascinante d'une page de l'histoire du Québec et de la haute société américaine.



Louise Lacoursière se consacre à sa carrière d'écrivaine et à l'animation culturelle depuis dix ans. Un travail de recherche exhaustif l'a amenée à écrire trois romans inspirés de la vie d'Anne Stillman McCormick, philanthrope américaine surnommée la « reine de la Mauricie ». Elle a également publié aux Éditions Libre Expression Lunes bleues et amorce la trilogie La Saline.